

Août 2026

Alors Marie dit : « Mon âme exalte le Seigneur » (Luc 1, 46).

Dans le premier chapitre de son Évangile, Luc nous offre la seule page du Nouveau Testament où les protagonistes sont deux femmes, Marie et Élisabeth.

Élisabeth vivait dans un village près de Jérusalem, à environ 150 km de Nazareth. Immédiatement après avoir reçu l'annonce de l'ange qu'elle allait devenir la mère de Jésus (Lc 1, 26- 38), Marie entreprend ce long voyage. Nous ne connaissons pas les détails du parcours, nous savons seulement qu'elle se dirigea rapidement vers la montagne. Mais pourquoi se rend-elle là-bas ?

Marie va partager cette joie avec celle qui, comme elle, a reçu de Dieu la grâce d'attendre un enfant, afin de lui tenir compagnie et de l'aider pendant les derniers mois de sa grossesse. C'est l'histoire de deux femmes, de deux maternités impossibles. Qui mieux qu'elle pouvait la comprendre pour partager cette expérience ? De cette rencontre jaillit le chant du Magnificat.

Alors Marie dit : « Mon âme exalte le Seigneur. »

« Ses paroles sont l'expression d'un grand amour et d'une joie intense, ce qui explique pourquoi son âme et sa vie s'élèvent dans l'esprit. Marie ne dit pas : "Je magnifie Dieu", mais "mon âme" ; comme si elle voulait dire : toute ma vie et tous mes sens sont comme soutenus par l'amour de Dieu [...] », écrit Martin Luther dans son commentaire sur le Magnificat.

Le verbe « *magnifier* », rendre grand, révèle un sentiment de joie suscité par la découverte que Dieu est plus grand que ce à quoi on s'attendait. Cette joie fait écho à une profonde humilité et à un sentiment profond de gratitude et de reconnaissance.

Comme le souligne Ermes Ronchi¹, « *le Magnificat est l'évangile de Marie, sa Bonne nouvelle qui touche toutes les générations.* » Dix fois, la jeune fille de Nazareth répète : « *C'est Lui qui a fait..* », comme une sorte de nouveau décalogue, de dix nouveaux commandements qui renversent la logique du monde.

¹Ermes Ronchi, écrivain, journaliste, professeur de Théologie, est prêtre de la congrégation des Serviteurs de Marie dans une paroisse de Milan.

On se demande spontanément si nous avons conservé le sens de l'émerveillement et de l'étonnement dans notre vie quotidienne et dans notre prière, face à ce que Dieu a accompli et continue d'accomplir. Sans ouverture à la nouveauté et à ses surprises, sans émerveillement, la foi devient une prière fatiguée qui s'éteint progressivement et devient une habitude sociale.

Alors Marie dit : « Mon âme exalte le Seigneur. »

Le cantique de Marie n'est pas simplement une prière de louange intimiste, mais une louange prophétique, caractérisée par un recours constant aux passages de l'Écriture, qui indique la direction de l'histoire selon le cœur de Dieu. Louer, c'est se ranger du côté des petits, croire que le monde peut et doit changer.

Les paroles de cet hymne nous invitent à comprendre l'intervention salvifique de Dieu dans notre histoire personnelle et communautaire, de notre expérience personnelle à celle universelle, du moment présent jusqu'aux cieux nouveaux et à la terre nouvelle que la révolution sociale de l'Évangile inaugure.

Alors Marie dit : « Mon âme exalte le Seigneur. »

Ces paroles nous invitent également à faire de notre vie une louange vivante, à reconnaître chaque jour les « *grandes choses* », à unir notre voix à celle de Marie pour proclamer que Dieu est fidèle, que sa miséricorde s'étend de génération en génération et que son règne de justice et d'amour s'accomplit déjà parmi nous.

Chiara Lubich avait saisi cette dimension révolutionnaire du cantique de Marie lorsqu'elle écrivait aux jeunes : « *Relis le Magnificat, et tu y trouveras la première et la plus puissante page du manifeste social des chrétiens. Es-tu d'accord pour la réaliser² ?* »

La question reste ouverte et nous interpelle. L'intervention de Dieu ne devrait pas rester confinée à l'intimité du cœur, mais elle doit se manifester dans les relations, dans la vie commune, dans le tissu des générations à venir.

D'après Patrizia Mazzola et l'équipe de la Parole de Vie

² Chiara Lubich, *Parole prise*, Nouvelle Cité 1970, p.40.